Dominique Dray, *Victimes en souffrance. Une ethnographie de l'agression à Aulnay-sous-Bois*

Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence (LGDJ), 1999, 318 p.,
bibl. (« Droit et société »)

Noël Jouenne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5756>

DOI : 10.4000/lhomme.5756

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 285-286

ISBN : 2-7132-1357-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Noël Jouenne, « Dominique Dray, *Victimes en souffrance. Une ethnographie de l'agression à Aulnay-sous-Bois* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5756> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.5756>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Dominique Dray, *Victimes en souffrance. Une ethnographie de l'agression à Aulnay-sous-Bois*

Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence (LGDJ), 1999, 318 p.,
bibl. (« Droit et société »)

Noël Jouenne

- 1 DOMINIQUE DRAY nous avait fait part de ses recherches sur l'agression en milieu urbain dans un article paru en 1994¹. Issue de sa thèse de doctorat d'anthropologie sociale, le présent ouvrage pose les jalons d'une anthropologie urbaine de l'agression qui s'articule avec une anthropologie des émotions, une anthropologie du malheur et, en toile de fond, une anthropologie de la xénophobie. En fait, la construction de son objet porte davantage sur une ethnographie des agressés ouvrant sur le phénomène de l'agression et ses implications. C'est un ouvrage riche et inédit à ce jour, car il navigue aux côtés des sciences de la victimologie sans toutefois s'y enfermer. Il dévoile la complexité des mécanismes de culpabilisation, de déculpabilisation, d'accusation, d'« accusation-à-tout-prix » et de reconstruction des valeurs mis en place lors d'une agression, qu'il s'agisse d'une agression physique dans la rue ou d'un cambriolage, lorsque l'agresseur n'est jamais retrouvé.
- 2 Dans l'introduction, Dominique Dray initie le profane à l'histoire de la victimologie. D'emblée, elle constate l'absence d'une ethnographie des victimes d'« agression ordinaire ». Les travaux portant sur sa problématique sont essentiellement issus des sciences médicales (psychiatrie), juridiques et sociologiques. Sous forme de repères méticuleusement agencés, l'auteur en dresse un historique qu'elle synthétise dans un tableau (p. 40). L'intérêt pour les victimes date du début du siècle. Selon l'adage qu'il n'y a pas de victime innocente, les travaux de Hans von Hendig (1948) jettent les bases d'une science des victimes qui influencera tout un courant de pensée. L'idée maîtresse est que, dans la relation agresseur-agressé, la victime ne l'est pas par hasard. Dès les années 50, on tiendra compte du couple victime-criminel, défini par le juriste canadien Ezzat Abdel Fattah. Ce qui aboutit, dans les années 70, à la théorie de la « victime

provocatrice », impliquant une prédisposition particulière. Enfin, l'auteur expose les théories les plus récentes sur le sujet, dont les travaux précocement interrompus de la victimologue canadienne Micheline Baril, fondatrice du concept de « victimisation secondaire ». Les avancées scientifiques dans ce domaine tendent à montrer qu'à une première atteinte, lors de l'agression, peut s'en ajouter une seconde lorsque l'entourage ou la police mettent en place un mécanisme de culpabilisation. Néanmoins, Dominique Dray note « qu'aucun de ces travaux ne donne à voir les victimes et leurs familiers dans leur vie quotidienne, pendant une période longue » (p. 39). C'est ce qu'elle a choisi de faire à partir d'observations, répétées sur plusieurs années, de personnes ayant subi une agression et de leur entourage (famille, voisins, amis).

- 3 Fidèle à l'anthropologie urbaine, Dominique Dray circonscrit les limites géographiques de son objet, à savoir une ville de banlieue. D'ailleurs, comme elle le souligne, les phénomènes d'agression sont propres au milieu urbain. Passée d'un mode de vie rural à un mode de vie urbain à la fin des années 60, Aulnay-sous-Bois est une ville qui « a perdu ses frontières » (p. 177). Affrontant frontalement le choc culturel d'une immigration croissante, les Aulnaysiens de souche, qui constituent les acteurs sociaux de son enquête, vont jusqu'à développer une idéologie xénophobe au sujet de « l'Autre étranger ». Cela apparaît très nettement à travers les comportements des habitants du centre ville qui manifestent des pratiques d'évitement dans leur routine quotidienne, appuyées par un discours xénophobe relayé ou activé par les pouvoirs publics (chap. VII et XI).
- 4 Dans la partie ethnographique (chap. IV à VIII), l'auteur analyse les mécanismes de déconstruction des valeurs sur lesquelles reposait la représentation du monde du sujet avant l'agression. Avant celle-ci, « la routine était un barrage imaginaire à l'imprévu » (p. 86). Une fois qu'elle a eu lieu, l'agressé vit avec une certaine appréhension, recherchant la protection par l'anonymat, tel une « pellicule protectrice », pour reprendre un concept forgé par Colette Pétonnet. La victime d'agression corporelle ou de cambriolage les perçoit comme une violation du soi, et l'agresseur comme un agent mortifère. Surgit alors la panoplie des fantasmes liés à l'agresseur, sorte de psychose qui sera ressentie par les proches comme une affaire collective. Alors pourront intervenir des rites de réassurance et la pratique des dons – allant des manifestations de sympathie à l'offre de cadeaux de substitution, de condoléances ou de protection –, lesquels ont des pouvoirs surnaturels et dont l'efficacité symbolique est censée protéger contre les agressions futures². À partir de ce moment, « les victimes [basculent] dans un *entre-deux-mondes* » (p. 107). Leur expérience commune les fait se reconnaître dans la communauté imaginaire de « nous-les-agressés », à l'épreuve d'une mort symbolique différemment vécue selon les personnes. Si le sens commun prétend que tous les individus sont égaux devant la mort, tous ne le sont pas face à l'épreuve d'une mort symbolique. À l'appui des travaux de Mary Douglas, l'auteur décrit avec précision les différentes phases qui suivent l'agression, et dans lesquelles interviennent les notions de peur, de violence incorporée, de possession et de souillure. S'ensuit un renversement des valeurs qui aboutira à leur reconstruction afin de « s'en sortir ».
- 5 Quel intérêt l'agressé a-t-il à construire une réalité tronquée où il aura beau jeu de désigner un coupable sans toutefois le dénoncer, quand la place de l'erreur est si grande et qu'il sait qu'il ne pourra jamais découvrir la vérité ? Dominique Dray énonce une règle selon laquelle, en vertu de cette logique, l'agressé s'autogratifie. « Les agressés, nous dit-elle, mettent en exergue le sacrifice qu'ils font en renonçant à

l'accusation pour ne pas encourir le risque de faire condamner un innocent » (p. 204) ; ils affichent du même coup un courage et une honnêteté qui les placent au-dessus des valeurs morales établies. À l'injustice de l'agression se substitue un ordre moral que l'agressé construit à partir d'un désir de retour à la justice. Faire justice n'est pas se faire justice. L'appel à « l'État gardien » demeure un acte civique poussé par la volonté de rétablir l'ordre du monde. Au niveau individuel, l'agressé va s'aménager des « espaces de liberté », pratiquant le déni et le défi pour se protéger. Enfin, tout un travail de symbolisation, qui dure plusieurs mois, lui permet de reconstruire « une mise en ordre et en sens d'un réel insupportable, l'agression » (p. 304). Cependant, rien ne sera plus jamais tout à fait comme avant.

NOTES

1. Dominique Dray, « L'agression physique : une « peur » irréparable », *Terrain*, mars 1994, 22 : 35-50.
 2. La question des dons et des cadeaux est traitée plus particulièrement dans l'article précité.
-

AUTEUR

NOËL JOUENNE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Ivry-sur-Seine.